Vincent, Jeanne-Françoise. – *Femmes beti entre deux mondes. Entretiens dans la forêt du Cameroun*

Préfaces de Françoise Héritier et de Denise Paulme. Paris, Karthala, 2001, 242 p., photos.

Michèle Dachet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/4807>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.4807

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2004

Pagination : 723-725

ISBN : 978-2-7132-2004-3

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Michèle Dachet, « Vincent, Jeanne-Françoise. – *Femmes beti entre deux mondes. Entretiens dans la forêt du Cameroun* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 175 | 2004, mis en ligne le 13 mars 2007, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/4807> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.4807>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Vincent, Jeanne-Françoise. – *Femmes beti entre deux mondes. Entretiens dans la forêt du Cameroun*

Préfaces de Françoise Héritier et de Denise Paulme. Paris, Karthala, 2001, 242 p., photos.

Michèle Dacher

- 1 Jeanne-Françoise Vincent avait réalisé de 1967 à 1971 dix-sept entretiens avec des femmes beti, travail qui avait été publié en 1976 sous le titre *Traditions et transitions : entretiens avec des femmes beti du Sud-Cameroun*, Berger-Levrault-ORSTOM. Comme on lui en proposait une réédition en 1998, elle résolut d'y ajouter une nouvelle série d'interviews qui permettrait de mesurer l'évolution des femmes beti durant ces trente dernières années. J.-F. Vincent a choisi de nous livrer « nature » les vingt-sept entretiens menés avec ces villageoises, âgées pour la plupart, afin de restituer leur spontanéité et l'extraordinaire liberté de pensée et d'expression dont elles témoignent. Les questions de l'enquêtrice furent suffisamment ouvertes pour laisser aux informatrices une relative liberté quant aux choix des thèmes qui leur tenaient le plus à cœur et une totale liberté quant à leurs appréciations, ce qui autorisa un large éventail de réponses nuancées et même contradictoires.
- 2 Pour faciliter la lecture de ce matériau brut, forcément répétitif, Jeanne-Françoise Vincent a rédigé une synthèse des entretiens de 1967-1971 regroupant les sujets abordés et les opinions émises. Se dessine ainsi un tableau de la société beti telle qu'elle fonctionnait à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e. De même, elle a écrit une post-face aux entretiens de 1998 en indiquant les enseignements de ces nouveaux témoignages : elle montre les convergences avec les conversations anciennes et souligne les attitudes nouvelles qui révèlent l'évolution de la mentalité féminine beti. Enfin, un index extrêmement précis permet de retrouver toutes les occurrences où chaque sujet fut abordé.
- 3 Le thème favori des femmes concerne leur situation au sein de la société traditionnelle et particulièrement leur condition d'épouse. Mariées par leurs parents, elles étaient

généralement livrées à la famille de leur mari vers cinq ou six ans et élevées chez lui. Les relations conjugales commençaient lorsqu'elles avaient été réglées cinq fois et elles prenaient fin sur leur initiative, dès qu'elles étaient ménopausées. Au début du siècle la grande polygamie était très importante, les femmes pouvaient être prêtées, données en gage, abandonnées, elles n'avaient aucun droit à la parole, elles pouvaient subir quantité de mauvais traitements, y compris être mises à mort pour accompagner leur défunt mari dans l'autre monde : elles étaient traitées, disent-elles, comme des esclaves ou des animaux. L'arrivée des missionnaires allemands, puis français, changea leur statut et leurs conditions de vie : le catholicisme leur a donné leur dignité de femmes. Malgré tout, quelques-unes regrettent certains aspects positifs qu'elles associent à cette époque ancienne : convivialité, entraide, respect des jeunes pour les adultes, harmonie des rapports sociaux, mais aussi abondance des nourritures (gibier, poissons, fruits), joie, danse, gaîté...

- 4 Le deuxième thème abordé, davantage, semble-t-il, sur l'initiative de l'enquêtrice, concerne les anciens rites féminins. Le plus important, le plus ancien et le plus répandu était le *mevungu*, rite de purification pratiqué lorsque les malheurs s'accumulaient dans un village ou sur une personne : baisse de la natalité, mort des enfants, baisse du rendement des plantations, accroissement des vols. Il était dirigé par une cheftaine à qui on reconnaissait la possession d'un *evu* puissant, un pouvoir qui pouvait être négatif (sorcellerie) ou positif (don de voyance). Dans ces rites, strictement interdits aux hommes, la féminité était exaltée. La guérison de celles à qui on attribuait la responsabilité de leur malheur et l'initiation des postulantes, partie la plus secrète du rituel, étaient suivies d'une grande fête ouverte à tous. Il existait d'autres rites féminins de disculpation pour les femmes accusées de sorcellerie (le *ngas*) ou d'initiation à la sexualité (l'*onguda*).
- 5 Les croyances dans la magie et la sorcellerie s'articulaient autour de l'*evu*, la « glande de la sorcellerie » possédée par chacun, mais qui restait endormie si elle n'était pas activée par un autre possesseur d'*evu*. Pour certaines informatrices, il n'existe qu'une espèce d'*evu*, forcément mauvaise ; pour d'autres, l'*evu* pouvait être une source de puissance bénéfique, ainsi de celui possédé par les chefs, les cheftaines du rite *mevungu*, les guérisseurs, ou les prêtres catholiques.
- 6 Un autre thème très intéressant concerne les réactions à la christianisation, laquelle intervint dès le début du siècle avec l'arrivée des missionnaires. Ceux-ci endoctrinèrent en priorité les enfants et les femmes ; ils interdirent toutes les croyances et les pratiques traditionnelles, qui ne méritaient pas à leurs yeux le nom de religion, ainsi que la polygamie, au grand dam des hommes et à l'avantage des femmes ; ils placèrent un certain nombre d'entre elles dans les *sixa*, ces internats agricoles où elles travaillaient très dur au profit de la mission, apprenaient la « doctrine » et se mariaient chrétiennement, échappant ainsi à des unions non désirées. Quelles que soient les raisons avancées de la christianisation massive et relativement rapide de la population, on a du mal à comprendre pourquoi les hommes, qui étaient d'une part les dominants de la société et d'autre part les grands perdants de ce bouleversement social, n'empêchèrent pas leurs femmes et leurs enfants de s'approcher des prêtres et pourquoi, ils se laissèrent convertir à leur suite. Bien que les femmes soient toutes en faveur de la monogamie, certaines se demandent si elle ne constitue pas une des causes de l'inflation actuelle des prestations matrimoniales – ce que les maris font « payer » à

leur femme – de l'inconduite des jeunes filles, de la montée de l'individualisme, bref de tous les maux de la société contemporaine.

- 7 Les entretiens de 1998 révèlent que, trente ans plus tard, les femmes sont préoccupées par les mêmes questions que leurs mères ou grands-mères, mais que leurs attitudes ont subtilement évolué. Inquiètes des maux de la société actuelle, elles portent un regard moins négatif sur la société ancienne, considérant par exemple que les femmes d'aujourd'hui travaillent plus qu'autrefois. Elles déplorent que, malgré l'interdiction de l'Église, la polygamie n'ait pas disparu. Toutes estiment que le christianisme les a libérées. Cependant, en ce qui concerne leurs croyances et leurs rites anciens, quelques-unes osent maintenant penser que le christianisme a peut-être eu tort de tout détruire, car finalement les Beti eux aussi croyaient en un Dieu suprême, ils avaient une vraie religion dans laquelle ils se sentaient en communion avec la nature, relation qu'ils n'ont pas retrouvée dans le catholicisme. Toutes croient toujours à la puissance meurtrière de l'*evu*. Beaucoup pensent que la sorcellerie s'est adaptée à la société moderne (les sorciers sont maintenant capables de se rendre en une nuit en Europe pour assister à un match international de football !), qu'elle s'est globalement accrue et qu'elle est définitivement liée à la nature humaine. Mais la plupart estiment qu'il existe aussi de bons *evu*, tel celui des prêtres, et que l'*evu* suprême pourrait bien être le Saint-Esprit. Celui-ci n'est toutefois pas capable de protéger contre la sorcellerie et le baptême n'empêche ni d'être sorcier ni d'être ensorcelé. Ainsi les croyances traditionnelles continuent d'exister vigoureusement à côté du dogme catholique, ébauchant parfois un début de syncrétisme. En conclusion, les femmes de 1998 sont beaucoup moins sûres que leur mère que les changements actuels constituent un progrès. Par ailleurs, l'auteur souligne une constante d'une génération à l'autre : le désintérêt pour la sexualité.
- 8 Pour le lecteur africaniste, il est passionnant de comparer le vécu de ces femmes avec ce qu'il connaît dans d'autres sociétés : il peut y découvrir d'étonnantes convergences de la pensée africaine (par exemple sur les catégories causales de l'infortune), aussi bien que des attitudes sociales très différentes (par exemple en ce qui concerne les réactions à la christianisation).